

## Portraits de femmes fin de siècle

Isabelle de Courtivron, *Clara Malraux : Une femme dans le siècle*, Éditions de l'Olivier, 1992, 288 pages

Armand Hoog, *La Fabulante*, Actes Sud, 1992, 182 pages

Sylvie Weil, *Les Reines du Luxembourg*, Flammarion, 1991, 194 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 35, numéro 1 (205), février 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1993). Compte rendu de [Portraits de femmes fin de siècle / Isabelle de Courtivron, *Clara Malraux : Une femme dans le siècle*, Éditions de l'Olivier, 1992, 288 pages / Armand Hoog, *La Fabulante*, Actes Sud, 1992, 182 pages / Sylvie Weil, *Les Reines du Luxembourg*, Flammarion, 1991, 194 pages.] *Liberté*, 35(1), 217–223.

---

# LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAËTAN BRULOTTE

## PORTRAITS DE FEMMES FIN DE SIÈCLE

*Isabelle de Courtivron, Clara Malraux: Une femme dans le siècle*, Éditions de l'Olivier, 1992, 288 pages; Armand Hoog, *La Fabulante*, Actes Sud, 1992, 182 pages; Sylvie Weil, *Les Reines du Luxembourg*, Flammarion, 1991, 194 pages.

La récente biographie d'Isabelle de Courtivron se lit comme un roman. Bien documenté, alimenté d'anecdotes, de sources livresques et de renseignements venus d'innombrables entretiens avec des proches de Clara Malraux, ce travail non seulement prolonge le magistral ouvrage de Jean Lacouture, *André Malraux: Une vie dans le siècle* (Seuil, 1973), qui fut le premier à réhabiliter le rôle de Clara, mais dresse le bilan d'une existence palpitante en soi, qui s'est étendue sur plus de quatre-vingts ans de ce siècle.

Issue d'une famille juive allemande, Clara Goldsmith voit son père mourir en 1910 alors qu'elle n'a que treize ans. Vite en révolte contre un milieu familial conventionnel étouffant, elle cherchera son épanouissement dans la marginalité parisienne, au sein du bouillonnement culturel du début du siècle, avec Picasso, Stravinsky, les débuts de Chaplin, le modernisme d'Apollinaire, le futurisme, le dadaïsme, et bientôt le surréalisme. C'est autour de la revue anarchisante *Action*, où Malraux a

publié en 1920 sa première œuvre de fiction, *Mobilités*, qu'en 1921 Clara Malraux rencontre son futur mari. Elle a vingt-quatre ans, est riche et raffinée. Lui n'a que dix-neuf ans, est pauvre et fasciné par le luxe et les habitudes de vie que seul l'argent peut offrir. Selon la biographe, Malraux se marie ainsi à Clara par intérêt, sous le régime de la communauté de biens. On n'hésite pas à nous montrer ici un homme plus ou moins parasite de son épouse et de sa belle-famille et qui dilapide la dot conjugale dans de mauvais investissements.

Les premières années de leur union les entraînent en Asie. Nous avons droit à une vision démythifiante des épisodes bien connus des séjours orientaux du célèbre couple. Notamment on insiste sur le fait que c'est Clara qui a financé le voyage du couple au Cambodge, voyage entrepris à l'instigation de son mari dans le but, essentiellement cupide et criminel, de voler des statues kmers pour les revendre à prix fort. Lors de la séquestration du couple à Pnom Penh, c'est encore Clara qui, après avoir obtenu sa propre libération (et trompé André sur le bateau du retour, précise-t-on, ce qui aurait refroidi Malraux pour toujours), a effectué, à partir de la France, les démarches pour faire libérer son mari. Clara sera particulièrement choquée par les interprétations ultérieures de ces événements par Malraux, qui s'est évertué à élaborer le mythe du héros solitaire, aventurier et révolutionnaire, qui risque sa vie pour de bonnes causes, artistiques ou politiques. L'ouvrage d'Isabelle de Courtivron fait état, pour cette période importante, d'innombrables corrections à l'histoire, corrections rageuses effectuées par Clara, de celles qu'elle griffonne dans les marges de ses exemplaires de diverses études sur Malraux, aux corrections faites dans ses *Mémoires*. La biographie de Madame Malraux rétablit donc sa part d'action dans les entreprises communes des années vingt

de ce couple hors de l'ordinaire. Comme on s'en doute, le ton y est justicier et revendicateur.

1933 est une année charnière pour les Malraux: Clara a trente-cinq ans et donne naissance à Florence, le seul enfant qu'elle aura de son époux. Alors qu'elle est en voyage, Malraux reçoit le Goncourt, prix qu'il convoitait, et accueille Josette Clotis dans sa vie. Ce sera la fin du mariage Clara-André.

La biographe fait ressortir les déchirements qui ont suivi et révèle les drames vécus par une femme qui a cherché, lit-on, à «s'affirmer et à ne pas vivre dans l'ombre de son mari». Si cette démarche est bien celle de Clara Malraux, on comprend mal alors (la biographe ne l'explique pas assez et lui pardonne trop facilement certains entêtements injustifiables) qu'elle se soit, après son divorce, acharnée contre son ex-mari durant cinquante ans, tout en tenant mordicus à garder le nom de Malraux. Tout se passe comme si elle avait précisément cherché à rester dans l'ombre du chêne qu'elle voulait abattre. On peut facilement imaginer une Clara Goldsmith qui aurait radicalement retrouvé son identité et son indépendance, élaboré son œuvre à part, et décidé de ne pas gaspiller son talent à se faire l'infatigable commentatrice des actions de son ex-mari.

On pourrait se demander ce que Malraux pensait des déclarations publiques de son ex-femme. Il ne les a jamais commentées, dit la biographe. Façon d'opposer un silence dédaigneux à des propos médisants? On ne sait. Son évolution montre que, de toute façon, il considérait les femmes et les enfants en général comme des présences encombrantes: il a fini par vivre comme les personnages de ses romans, dans un monde d'hommes.

Malgré son parti pris, Isabelle de Courtivron reconnaît tout de même la part de mauvaise foi dans certains propos vengeurs de la femme blessée. Elle n'hésite pas non plus à montrer le versant sombre, suicidaire et

excentrique de son héroïne. Voilà qui pourrait suffire à démarquer son travail de quelque entreprise hagiographique. Mais cette biographie a bien d'autres qualités, dont au premier rang celle d'être servie par une documentation fouillée ainsi que par une écriture alerte et vivante qui a le sens du suspense.

Cet ouvrage est intéressant encore par l'éclairage donné sur diverses œuvres de Clara autres que les *Mémoires*: romans, nouvelles et essais, œuvres qu'on ne connaît guère, sans parler de son théâtre, inédit, ici passé en revue.

De bout en bout, c'est le point de vue féministe qui domine tout naturellement dans cette biographie, mais il est pondéré par une distance critique qui n'existe pas dans les *Mémoires* de Clara. Les admirateurs de Malraux vont souffrir des quelques douloureux coups de couteau à nouveau infligés à leur monument. Ils seront peut-être agacés par certaines attitudes de Clara et par ce qui pourrait être interprété comme de la mesquinerie. Mais Clara Malraux était une femme hors du commun et, au total, cette nouvelle biographie, qui nous la montre sous toutes ses facettes et dans sa complexité réelle, est tout à fait passionnante à lire.

\*

Universitaire, spécialiste de Stendhal, Armand Hoog a publié plusieurs romans dont *Le Passage de Milius* (Leméac/Actes Sud, 1991), sélectionné pour le Prix Renaudot. Son dernier roman, *La Fabulante*, suit de près l'évolution d'une autre femme singulière. Elle n'est pas à l'avant-scène du siècle comme Clara Malraux, elle mène au contraire une vie au ras du quotidien, mais elle enrichit sa vie en cultivant son imagination. Juliette, quarante ans, est une jolie veuve aux rêveries débridées qui travaille à l'Office parisien des Brevets, où l'on gère les

inventions. Au milieu des créations des inventeurs, lesquelles sont surtout ménagères et vont des w.-c. silencieux au fait-tout à fond thermo-diffusion, Juliette vit dans un monde imaginaire qui la rapproche de la «Juliette aux esprits» de Fellini. Elle se crée des identités fictives, se réfugie dans le passé à côté de la présence rêvée de son mari mort, déforme le réel pour le rendre plus palpitant, s'entoure de personnages inventés, insère des scénarios dramatiques dans son espace journalier. Du matin au soir, elle joue à être une autre. Son cogito: «Je suis ce que je pense.»

Ses visions finissent par bousculer la réalité, sinon la remplacer. L'invention se mêle au réel. Ainsi les personnes qui évoluent autour d'elle, dans son milieu de travail, sont des êtres falots qui ont la consistance frêle de ses personnages fictifs. Parmi les personnes qu'elle côtoie: un collègue de descendance Russe qui a élaboré une théorie des possibles, à qui elle vole son manuscrit, une dactylo à qui elle dicte ses *Réflexions sur le mensonge* (qu'elle essaie de réhabiliter), une voix anonyme qu'elle consulte régulièrement au téléphone pour la guider dans ses décisions, un amour d'enfance rebaptisé par elle (autre jeu de Juliette) d'un nom pharmaceutique, Soluté de Primperan, chercheur de vérité auquel elle finit par associer son avenir affectif. Ainsi tout est bien qui finit bien.

Hoog mélange l'érudition philosophique et littéraire à la narration. Par la voix des personnages, il nous donne un aperçu de la métaphysique, du féminisme français, de 1968. Mais ces commentaires sont quelque peu superficiels et maladroits. Au total, *La Fabulante* est un roman qui, à défaut d'être une œuvre marquante, a le mérite de nous mettre en état de légèreté.

Avec *Les Reines du Luxembourg* (Flammarion, 1991), son premier roman après un excellent recueil de nouvelles, *À New York, il n'y a pas de tremblement de terre*, Sylvie Weil nous propose le portrait d'une autre femme, Hélène. Juive elle aussi, accrochée au passé, Hélène vit enfermée dans son appartement parisien, dans une solitude réflexive et rêveuse, face au Jardin du Luxembourg. Là elle revit son enfance et ses relations familiales. Elle s'attarde auprès de sa sœur Juliette et de sa grand-mère. Cette dernière domine la constellation familiale: toute une partie du roman consiste à procéder progressivement à son exécution symbolique. Quand l'ancêtre est enfin morte, voici le commentaire cruel de la narratrice: «La grand-mère pourrit. Nous rions. Nous avalons de grands coups de rhum.» (p. 177)

Hélène reconstitue également sa robuste liaison avec Alex, Russe fraîchement immigré, sorte d'original idéaliste et démuné. Le roman juxtapose plusieurs niveaux narratifs: le journal d'Hélène qui consigne principalement sa vie de couple avec Alex, de la première rencontre à la séparation finale; et les diverses strates d'écriture, soit au *tu*, soit au *il*, qui évoquent des scènes d'enfance et parlent à des morts. Cet étagement de la narration crée un effet de diversité, mais a le défaut de susciter de la confusion sur l'identité des personnages et d'engendrer des longueurs.

Sylvie Weil excelle à rendre une atmosphère familiale, les tensions du couple, ou les chaleurs d'une intimité. Voilà un talent qui s'épanouit bien dans l'art du roman. On a cependant l'impression qu'elle atteint son maximum d'efficacité littéraire dans le genre resserré et difficile de la nouvelle plutôt que dans le roman.

---

Chacun de ces trois livres nous présente, à sa façon, une image de femme pour cette fin de siècle. Ces figures féminines se tournent toutes vers le passé et font le bilan. Elles cherchent à se définir en s'affranchissant de l'ombre du mari (Clara Malraux), du monde du travail (Hoog), du milieu familial (Weil). Chacune trouve une solution au problème de l'existence et s'affirme par un fort individualisme: la première par l'engagement personnel, la deuxième par l'imagination et l'aventure, la troisième par la conquête solitaire de soi. Toutes les trois découvrent ultimement l'écriture comme moyen de salut.